

Loft Story vu de Casablanca



Younès Alami - Rédacteur en chef de Le Journal, Casablanca (Maroc)

Dans encombre, le phénomène « Loft Story » a traversé la Méditerranée pour s'imbriquer naturellement dans le très éclectique paysage audiovisuel marocain. Le piratage des cartes décryptant les bouquets satellites français TPS et Canalsat, vendues pour un peu moins de 5 euros au marché parallèle de Derb Ghallef à Casablanca a permis aux « lofteurs » d'être observés avec plus ou moins d'empathie. Le marasme créatif que connaissent les deux chaînes nationales marocaines 2M et TVM n'explique pas seul l'attachement et la fascination « anthropologique » qui envahit les salons huppés de la bourgeoisie locale pour ces « dignes représentants » du modèle de vie français. Ces Marocains ne suivent pas seulement les résumés quotidiens présentés par la chaîne M6. Ils sont d'assidus spectateurs du direct diffusé vingt-deux heures sur vingt-quatre par la chaîne « Loft Story » sur TPS. Car si, en France, cette prestation

est facturée aux abonnés « légaux » pour 4 euros environ par mois, les petits génies de Derb Ghallef, aidés en cela par des hackers diffusant sur la Toile les programmes pour casser les codes de cryptage, vous l'offrent automatiquement. A l'heure où 70 % de la jeunesse marocaine veut quitter le pays pour des horizons plus cléments, comme le confirme un sondage de l'Association des amis et familles des victimes de l'immigration clandestine - une structure qui informe et dénonce les dangers de ce véritable fléau social (lire « Les Marocains rêvent d'Europe ¹ ») -, le « bocal » « Loft Story » est une excellente loupe pour comprendre le fonctionnement de ces sociétés « sans misère et sans chômage », comme les imaginent les jeunes Marocains déshérités, un eldorado interdit pour beaucoup. Même si ce sont essentiellement les

francophones, aidés par les magazines et journaux français relayant les polémiques qui ont accompagné la diffusion de l'émission dans l'Hexagone, qui débattent avec le plus de verve et force détails des péripéties et autres « diatribes enflammées » qui la jalonnent.

Le débat éthique sur la salubrité de l'émission n'a pas véritablement ébranlé les téléspectateurs marocains. Sauf ceux - une minorité et essentiellement l'élite - qui vivent par procuration les polémiques françaises. Elle se passionne pour des débats qui ne sont pas les siens. Par facilité ou par une acculturation contre laquelle elle n'offre aucune résistance.

Les autres observent cette réalité mi-amusés, mi-sceptiques.

La présence, parmi les lofteurs, de représentants de la communauté maghrébine facilite le sentiment d'identification, même si leur élimination prématurée renforce l'image d'hostilité des Français pour les étrangers et pour les Français d'origine



Kenza et Aziz

arabe. Lorsque la lofteuse Kenza avait vécu son « histoire d'amour » avec un de ses congénères, elle choque par l'« effronterie » de son comportement. La visibilité de l'acte sentimental, la tactilité de l'affection provoquent un sentiment de malaise lorsque les deux amants sont arabes. Mais elle est néanmoins excusée, car... il est maghrébin. On juge comme toujours la femme et, en revanche, on encourage l'homme dans l'expression de sa virilité. Les Marocains transposent ainsi leur propre perception de la femme, de leurs tabous et de leurs interdits sur ces jeunes qu'ils s'approprient et à qui ils déniaient leur part de culture occidentale.

On s'apitoie sans surprise sur le calvaire de Kenza et sur le comportement phallocrate de son compagnon Aziz, avec un sentiment teinté de honte et d'amusement. Et l'on glose sur

Loft Story
vu de Casablanca

Younès Alami

la faiblesse du niveau intellectuel des « représentants de la communauté », oubliant de remarquer qu'il est du même niveau que celui de leurs congénères français « de souche ». La théorie du complot médiatique français visant à dénigrer les Arabes de France refait surface. Couplée avec ce sentiment de mépris que cette élite francophone entretient pour les immigrés, « ces miséreux qui ne savent pas tenir leurs enfants et qui salissent l'image des Marocains en France ».

En fin de compte, on est bien content de les voir quitter ce Loft, « expulsés » par la vox populi de cette France qui a clairement exprimé ses angoisses quant à la communauté maghrébine à travers les dernières consultations électorales. On s'identifie donc à ces Maghrébins qui nous ressemblent pour mieux les rejeter. Et dans cette intelligentsia qui « suit le Loft » - c'est l'expression consacrée - il est de bon ton d'être fin connaisseur, pronostiqueur et analyste du phénomène. Et les Marocains sont sans conteste voyeurs : un bon public pour la télé-réalité. Dans la continuité naturelle de cet amour immodéré pour les potins, ce lien social en continu pour une société qui s'ennuie, sans débat politique rassembleur, sans véritable envie ou cause mobilisatrice, si ce n'est la tentation extrémiste ou la cause palestinienne qui vient, quelquefois, mettre en branle le mécanisme d'indignation. C'est le seul pic de mobilisation générale et sincère. Mais, quand il s'agit de changer leur propre vie, les Marocains se sentent difficilement mobilisés. Dans cette espèce de résignation générale, le « Loft » fait partie de ces petits artifices qui comblent le trou béant d'une société malade de son manque d'imagination, malade de son indolence et de son fatalisme. Et la médiocrité des programmes proposés par les chaînes nationales, une offre et une programmation culturelle quasi inexistantes, poussent les Marocains à plonger tête baissée dans un paysage audiovisuel qui n'est pas le leur.

Quant aux autres protagonistes du « Loft », on a sur eux un jugement moins sévère, plus pondéré. Ce sont des animaux de cirque, que les Marocains observent avec un mélange de mépris et d'affection retenue. Ils les découvrent si différents, mais si proches. En fin de compte, le « Loft »

a cette qualité de rapprocher les peuples. La vanité, les coups bas, l'amour, la tristesse et la colère sont des sentiments identiques pour tous. Dans la France du « Loft », douce, aseptisée et riche... comme à Casablanca.

Younès Alami

*Cet article a été publié par Le Monde Diplomatique
JUIN 2002, Pages 16 et 17*

<http://www.monde-diplomatique.fr/2002/06/ALAMI/16561>

Nous le reproduisons avec l'aimable autorisation du journal.

Note

¹ Article de Pierre Vermeren publié dans le même numéro du *Monde Diplomatique*, juin 2002 [ndlr].